

Conflit et paradoxe des apparences et de
la réalité dans La Princesse de Clèves

La Princesse de Clèves est l'histoire de l'éternel triangle: le mari, M. de Clèves, la femme, Mme de Clèves, et l'amant, M. de Nemours. Ce récit à trois personnages a été pourtant l'objet d'une abondance d'interprétations aussi bien nuancées que diamétralement opposées.¹ La raison est due peut-être à la nature équivoque de l'oeuvre: l'auteur, après avoir mis en jeu l'opposition des forces de la réalité et des apparences entrecoupe les épisodes de son roman par des notes paradoxales: l'apparence c'est la réalité et vice-versa. Mais le problème ne s'arrête pas là; au paradoxe est affublé le démenti ironique de "ce qui paraît n'est presque jamais la vérité,"² ce qui revient à dire que l'apparence en question n'est pas la réalité et inversement. Il n'y a pas à dire, l'oeuvre est complexe et ambiguë à la fois.

Pour en arriver à une meilleure compréhension disons assez globalement de l'oeuvre, l'argument suivant est proposé. Dès le départ, il y a un conflit évident entre les normes de la société où évoluent ces trois personnages et les valeurs morales dictées par l'individu. Plus précisément, il s'agit de savoir comment une femme mariée à un homme qu'elle n'aime pas et vertueuse par surcroît va réagir dans une société libertine. Cette réaction met en perspective le jeu de l'être et du paraître, jeu qui est imposé, comme on le sait, par le mari et l'amant et qui se termine par un paradoxe: les forces (les passions) qui exercent leur tyrannie sur l'être triomphent ou semblent triompher seulement, car il y a toujours une ombre à cette victoire. Les forces qui contrôlent le paraître (le devoir d'épouse) subsistent encore et semblent même prédominer. C'est la

scène de l'aveu où la femme, poussée à bout, confesse à son mari son inclination pour l'amant. Cette épisode marque la fin des apparences et consacre le triomphe de la réalité. Mais ce n'est pas ainsi qu'interprète Mme de Clèves; elle maintient qu'en se confessant elle met son devoir d'épouse au-dessus de tout. Ironiquement, elle est victime des propres paroles de sa mère qui sont contenues dans la phrase citée plus haut, "ce qui paraît n'est presque jamais la vérité." Entre-temps, elle est consciente d'une forme d'amour qui se pratique à la Cour et elle-même en subit quelques tourments. Finalement un paradoxe ne peut qu'entraîner un autre. Le mari meurt à la suite de l'aveu, la femme laissée libre à son amour refuse d'épouser l'amant bien qu'elle soit violemment attirée par lui. Pourquoi, que signifie ce refus? Le triomphe de la vertu? Ou, sous les apparences de la vertu se cachent d'autres raisons dont la principale est la passion? En tout cas, voici la phase finale de notre interprétation: se marier avec l'amant, c'est convertir les apparences en réalité. Or, Mme de Clèves ne veut pas donner raison à cette réalité, elle préfère se réfugier dans le paraître du début et paradoxalement le paraître qui forme la façade de ses apparences du début devient à la fin sa réalité. Et tout cela à cause de l'idée qu'elle s'est faite de l'amour. Pour elle, il est impossible de vivre un vrai amour dans la société où elle se débat. Se marier c'est réintroduire le conflit de l'être et de la société. La fin en rejoint le commencement; Mme de Clèves navigue dans un cercle vicieux. Son meilleur choix, c'est de renoncer à vivre dans cette société. Cette fois-ci, ce ne sont plus les apparences et la réalité mais les apparences et l'irréalité.

L'histoire de notre trio se déroule à la fin du règne de Henri II. C'est une période marquée par la magnificence et l'éclat de la Cour où tout est décrit au superlatif: "Jamais Cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits;

il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes" (p. 36). Cependant sous ces apparences brillantes se cache une agitation perpétuelle faite d'intrigues amoureuses et politiques.

L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette Cour et occupent également les hommes et les femmes. Il y avait tant d'intérêts et tant de cabales différentes, et les dames y avaient tant de part que l'amour était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour. Personne n'était tranquille, ni indifférent; on songeait à s'élever, à plaire, à servir ou à se nuire; on ne connaissait ni l'ennui ni l'oisiveté, et on était toujours occupé des plaisirs ou des intrigues. (p. 45)

Deux qualités maîtresses se dégagent donc de cette Cour: la galanterie et l'ambition. Par la suite, ces deux notions se précisent de plus en plus dans les anecdotes de Mme de Valentinois, de Mme de Tournon, d'Anne de Boulen et du Vidame de Chartres, et nous savons ce que ces termes veulent insinuer. La galanterie n'est rien d'autre que la poursuite des plaisirs que n'arrête aucun obstacle. En ce sens, l'adultère tout aussi bien que l'infidélité ne pose pas de problème moral. De son côté, l'ambition c'est essayer d'accéder aux plus grands honneurs et le mariage d'intérêt ou de convenances est un moyen d'y parvenir. D'où cette réalité faussée par les apparences

C'est dans ce milieu que notre héroïne va faire son entrée en scène. Evidemment, sa mère, Mme de Chartres "dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires," (p. 41) est parfaitement consciente des effets dangereux de la Cour sur la moralité de sa fille. Au code éthique de celle-ci qui consiste,

d'après ses propres termes, au "peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leurs infidélités, les malheurs domestiques où plongent les engagements," (p. 41) elle oppose son code moral à elle: "ne pas se trouver mêlée dans les aventures de galanterie" (p. 65). A l'agitation de la Cour, elle oppose la tranquillité de la vie d'une honnête femme: "ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme est d'aimer son mari et d'en être aimée"(p. 41). Mais le problème qui se pose est le suivant: est-ce que cette conception de bonheur conjugal est possible dans une société dominée par la galanterie; et si Mme de Chartres est tellement au courant de ce qui guette sa fille à la Cour, pourquoi ne continue-t-elle pas à l'élever à la campagne où elle lui a inculqué une éducation assez stricte, loin des pièges de l'amour? En un mot, elle se distingue déjà par une qualité assez exceptionnelle. Le livre débute néanmoins par un paradoxe, c'est l'ambition qui l'attire à la Cour. Marier sa fille à des partis illustres, Mme de Chartres, "d'une descendance glorieuse," pourvue d'une fille qui est une des plus grandes héritières "qu'il y eût en France"(p. 41) ne fait pas exception à la règle. Après bien des déboires, d'orgueil froissé, de vanité rabattue,³ elle consent à l'union de sa fille avec M. de Clèves. Une faille cependant dans ce mariage de raison: si M. de Clèves éprouve pour son épouse "une violente passion" dès le premier regard, sa femme, par contre, n'a que pour lui de "l'estime et de la reconnaissance"(p. 50). Jamais nous ne trouvons en eux deux êtres à part.

M. de Clèves ne trouva pas que Mlle de Chartres eût changé de sentiment en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privilèges; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le coeur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il

avait toujours quelque chose à souhaiter au-delà de sa possession; et, quoiqu'elle vécût parfaitement bien avec lui il n'était pas entièrement heureux. Il conservait pour elle une passion violente et inquiète qui troublait sa joie; la jalousie n'avait point de part à ce trouble: jamais mari n'a été si loin d'en prendre et jamais femme n'a été si loin d'en donner. (p. 52)

Dans ces conditions comment Mme de Clèves peut-elle alors concilier vertu et amour préconisé par sa mère? Elle ne continue pas moins à jouer le rôle d'épouse, à conserver la façade des apparences; c'est son monde du paraître. Sa conscience d'elle-même, de son être, ne commence à se faire sentir qu'après la rencontre avec M. de Nemours. Cette nouvelle identité est attribuée d'une part aux attraits physiques et moraux de celui-ci, ". . .un chef-d'oeuvre de la nature; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. . .ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul"(p. 37). Et elle est attribuée d'autre part à la vanité qui gouverne les rapports de cette société: "Il n'y avait aucune dame dans la Cour dont la gloire n'ait été flattée de le voir attaché à elle"(p. 37). Belle comme elle est et exposée dans un tel milieu, Mme de Clèves ne peut s'empêcher de prévenir ce qui va arriver: "Se voyant souvent et se voyant l'un et l'autre ce qu'il y avait de plus parfait à la Cour, il était difficile qu'ils ne se plussent infiniment"(p. 55).

A ce stade, le problème qui confronte Mme de Clèves est double. Premièrement, elle doit faire face à son monde intérieur qui est non seulement bouleversé par la perspective de l'adultère, par l'opposition de l'être au paraître: ". . .elle ne pouvait

s'empêcher d'être troublée de sa vue et d'avoir pourtant du plaisir à le voir, mais quand elle pensait que ce charme qu'elle trouvait dans sa vue était le commencement des passions, il s'en fallait peu qu'elle ne crût le haïr" (p. 67), mais aussi agitée par la découverte de l'amour et les morsures de la jalousie comme en atteste la méprise de la lettre tombée de la poche du Vidame de Chartres.⁴ Ce sont alors les combats de l'être envers soi-même. Deuxièmement, elle doit faire face au monde extérieur, au monde des apparences où elle doit réprimer ses troubles, maintenir sa façade du paraître pour que personne ne puisse la soupçonner de tomber amoureuse d'un autre. Sa réputation est aussi en jeu. Ainsi, au lieu d'établir la tranquillité au milieu de l'agitation de la Cour, Mme de Clèves, tout simplement, cherche à cacher sous les apparences du dehors (intelligence, beauté et conduite circonspecte) un être qui est en proie à la plus intense agitation. Finalement, n'en pouvant plus, elle est forcée à se découvrir, à être vaincue par les exigences internes de son être: "Je suis vaincue et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi. Toutes mes résolutions sont inutiles; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier" (p. 119).

Manifestement, c'est le triomphe de la passion. Seulement, de sa part, c'est au nom de la vertu et de la fidélité qu'elle prétend confesser son inclination pour M. de Nemours: "l'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse, il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher" (p. 123). Mais ce qui est pour elle le signe de la force morale est pour les autres, en particulier pour M. de Nemours, l'aveu de sa faiblesse, de sa défaite devant les forces de la passion. D'où ce paradoxe et cette ironie à son égard; l'amour a vaincu le devoir jusqu'au point où pour ne pas y succomber elle révèle l'existence de la passion à son mari. Le fait d'avouer son inclination

lui paraîtra cependant une sorte de devoir. C'est son effort pour conserver sa dignité. Mais d'autre part, en le faisant elle proclame en même temps l'intensité de sa passion, la victoire de l'être sur le paraître. Elle essaie de son mieux à réduire au minimum cette victoire. Le paradoxe se trouve, pour ainsi dire, dans la superposition de l'être et du paraître. Plus elle se trahit par son amour et plus elle veut y compenser par le témoignage excessif de son devoir conjugal, plus elle se sent coupable et plus elle se sent obligée de se confesser. C'est ainsi que la victoire définitive de l'amour ne s'effectue qu'au prix de grandes souffrances motivées par la présence constante du devoir conjugal.

Toutes les fois que cette princesse parlait à son mari, la passion qu'il lui témoignait l'honnêteté de son procédé; l'amitié qu'elle avait pour lui, et ce qu'elle lui devait faisaient des impressions dans son coeur qui affaiblissaient l'idée de M. de Nemours; mais ce n'était que pour quelque temps, et cette idée revenait bientôt plus vive et plus présente qu'auparavant. (p. 152)

Toutefois, il importe de souligner que la passion de Mme de Clèves pour M. de Nemours existe seulement dans son être interne. Physiquement, il n'y a rien de consumé entre les deux. Ce qui va arriver par la suite relève encore du domaine du paradoxe et de l'ironie.

Il s'agit maintenant de commenter, dans le contexte des apparences et de la réalité, la mort de M. de Clèves. Ce dernier ne voyant pas ce qui s'est passé entre sa femme et M. de Nemours va déformer la réalité⁵ et, de ce fait, meurt. Certes, il est tué par une révélation qui, tout à fait conforme à la réalité, n'existe pourtant que dans son imagination. Sa jalousie n'est que le résultat des images absolument

fausses, non pas captées de la vraie réalité mais inventées par son esprit. En fait, les actions de M. de Nemours ne reflètent que les apparences de l'infidélité réelle de sa femme, mais, ironie des ironies, M. de Clèves est tué par les apparences. Même si notre bonhomme de mari voit la réalité de face, il est aussi incapable de la discerner. Lorsque sa femme, se rendant compte du danger de son inclination, se retire à Coulommiers, après la mort de sa mère, M. de Clèves la presse de rentrer à Paris où se trouve la Cour: "il est temps que vous voyiez le monde et que vous receviez ce nombre infini de visites dont aussi bien vous ne sauriez vous dispenser"(p. 80). Dans son aveuglement amoureux, il ne voit pas le désordre intérieur de sa femme et une fois qu'il le perçoit, il n'arrive pas à supporter la confrontation avec la réalité, il se détruit lui-même, victime des apparences.

Alors, la voie est libre. M. de Nemours et Mme de Clèves peuvent s'unir. Bien que Mme de Clèves soit violemment attirée par le Duc, elle refuse néanmoins de l'épouser. Quel est ce dernier paradoxe? Comment s'explique-t-il? Justement, c'est pour ne pas donner raison aux apparences que Mme de Clèves refuse de s'unir à M. de Nemours. Dans cette société où les apparences comptent plus que la réalité, elle ne veut pas compromettre sa réputation. Le souci réel de cette réputation et par là de sa "gloire" lui dicte le jeu du paraître sur l'être. Son choix représente, dans la phase finale, la victoire des apparences sur le sentiment, ce qui constitue un renversement de situation par rapport à la phase de l'aveu.

Ironiquement, elle s'enferme dans ce devoir conjugal pour se soustraire de la poursuite de M. de Nemours, ce devoir conjugal qui au début ne représente que pour elle un aspect des bienséances. Bien sûr, elle a un peu de remords d'être la cause indirecte de la mort de son mari, mais au-delà de ses scrupules et de ce devoir qui, après tout, n'existent

que dans son "imagination" (p. 175), un autre élément est déterminatif à son refus, à savoir son "repos": "les raisons qu'elle avait de ne point épouser M. de Nemours lui paraissaient fortes du côté de son devoir et insurmontables du côté de son repos"(p. 178). Et peu avant cette déclaration: "Ce que je crois devoir à la mémoire de M. de Clèves serait faible s'il n'était soutenu de l'intérêt de mon repos; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir"(p. 175). Comme on pourrait le constater, le devoir et le repos se soutiennent mutuellement pour imposer à Mme de Clèves la conduite à suivre. Que signifie ce repos? Pour elle, le mariage, loin d'apporter la tranquillité, constitue une menace à son repos à cause des changements que la vie conjugale opère sur les sentiments des amants. Son raisonnement est le suivant: M. de Nemours la poursuit de ses assiduités parce qu'elle a dressé des obstacles à sa poursuite ("Je crois même que les obstacles ont fait votre constance," p. 173). Une fois mariée, les obstacles qui font naître et entretiennent l'amour sont enlevés. D'inaccessible, elle deviendra accessible et par conséquent la règle de l'inconstance conjugale en découle:

Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité? (p. 173)

De cette infidélité, les tourments de la jalousie sont les plus affreux:

Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore, je ne ferais plus votre bonheur, je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur

mortelle et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. (p. 174)

Bref, elle exprime là toute sa crainte des risques de l'amour dans le mariage. Après tout, il ne faut pas trop blâmer M. de Nemours car, étant un produit de la Cour, il ne peut échapper à ses influences: "Rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux" (p. 174).

La crainte de l'amour et de ses turbulences exige le repos de Mme de Clèves. Pour y parvenir, la meilleure solution est de fuir l'amour. Fuir l'amour, c'est fuir Nemours, et fuir Nemours c'est fuir la société où elle se débat; car accepter Nemours, c'est réintroduire tout le mécanisme social. Mme de Clèves est extrêmement lucide: "les passions peuvent me conduire mais ne sauraient m'aveugler"(p. 174). Dans sa brève apparition à la Cour, elle apprend à connaître son monde et la forme de l'amour qui y sévit. Au terme de son drame intérieur, elle arrive à la certitude qu'il est impossible de vivre un vrai amour dans une telle société. Et voilà le paradoxe final de son choix: la Cour est une entité sociale, sa société à elle. La Cour seule est capable de lui donner une identité sociale; elle est venue à la Cour chercher cette réalité sociale. Mais vivre à la Cour c'est se conformer à ses règles, à ses apparences. Or, elle ne veut plus jouer le jeu de la société, le jeu de la réalité. Elle préfère se détacher de cette Cour et se réfugier dans un couvent, ce qui signifie une renonciation au monde, et en le faisant, elle est réduite à une forme de l'irréalité.

Cette interprétation n'a pas la prétention d'exploiter tous les recoins de la subtilité de l'oeuvre. Elle sert seulement à montrer comment Mme de LaFayette, partie de "quelque chose de rien," a su en tirer toute la fécondité et la richesse. C'est là

aussi un paradoxe et c'est ce paradoxe qui fait de La Princesse de Clèves un chef-d'oeuvre "hors de l'espace" et "hors du temps."

TON THAT DONG-NAI
UNIVERSITY OF KANSAS

NOTES

¹A cet égard, il est intéressant de lire l'article de Marie Odile Sweetser, "La Princesse de Clèves devant la critique contemporaine," Studi Francesi, 52(1974), 13-29, qui fait une mise au point des différentes interprétations sur l'oeuvre.

²Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves (Paris: Garnier-Flammarion, 1966), p. 56. Toutes les citations renvoient à cette édition.

³Mme de Chartres a considéré, en fait, trois partis illustres (le Chevalier de Guise, le duc de Montpensier, et le Prince de Clèves) pour sa fille, mais ses projets matrimoniaux sont réduits à néant par l'opposition de Diane de Poitiers, maîtresse du Roi. Celle-ci voue pour le Vidame de Chartres, l'oncle de Mlle de Chartres, une haine mortelle. Cela se comprend si l'on sait que le Vidame est l'amant de la Reine.

⁴Une lettre que le Vidame de Chartres a écrite à une de ses maîtresses est tombée de sa poche, mais on croit que cette lettre est tombée de celle de M. de Nemours. Par un curieux effet de hasard, Mme de Clèves est en possession de cette lettre et à sa lecture, elle est dévorée de jalousie.

⁵Mme de Clèves révèle l'inclination de son être

pour un autre mais garde secret le nom de M. de Nemours. Fou de jalousie, son mari la torture de questions sans pouvoir obtenir une claire réponse. Il la fait suivre et lorsque le gentilhomme à qui il a confié la tâche lui rapporte qu'il a vu ensemble Mme de Clèves et le duc de Nemours à Coulommiers, cela suffit à M. de Clèves pour les condamner. Il n'a pas même laissé son ami lui raconter en détail ce qui s'est vraiment passé entre les deux. A vrai dire, rien ne s'est passé.